

— Allons, Paterne, maintenant, à la grâce de Dieu ! dit le père André qui essaya de ranimer par son ton dégagé et enjoué le courage du brave garçon. Souviens-toi de ton ancien métier et compose-leur une drogue qui nous permette de nous tirer de leurs griffes !

Paterne, pénétré de l'importance du rôle qu'il jouait, s'approcha de la chaudière où bouillait le mélange d'eau et de rhum aromatisé.

Mais au moment d'y jeter la fameuse « campanula rubra » il hésita un instant.

C'était sa fortune qu'il allait anéantir de ses propres mains, son beau rêve qui allait s'envoler...

Pourrait-il jamais retrouver ce trésor inestimable ?

Toutefois cette faiblesse dura peu. Il tourna la tête du côté du poteau de torture, comme pour se donner du courage, poussa un profond soupir et lança la « campanula » dans l'énorme chaudière.

Il prit ensuite un bâton, remua quelque temps le mélange avec gravité, puis, s'éloignant un peu, il traça avec sa baguette un grand cercle autour de la chaudière et ramassa quelques grosses pierres qu'il mit dans le sac de toile suspendu à sa ceinture.

Alors, marmotant des paroles incohérentes, levant les yeux au ciel, il simula une invocation avec un sérieux si comique que son maître émerveillé lui cria de loin :

— Bravo, Paterne !

Il jeta ensuite une pierre dans la chaudière, puis deux, puis trois... Enfin, au lieu du quatrième caillou, il y lança la bouteille d'opium qu'il avait débouchée à l'avance.

Alors, se tournant vers le missionnaire, il lui fit un signe.

— Le breuvage est prêt, fit le père André ; quo mes frères rouges s'approchent et viennent y tremper leurs lèvres.

— Il faut d'abord que mon frère blanc nous donne l'exemple, dit le chef soupçonneux en tendant une calebasse à Paterne.

Ce dernier s'exécuta de bonne grâce, mais il eut soin de ne remplir la calebasse qu'à moitié.

Aussitôt toute la tribu des Delawares se rua sur la chaudière, au risque de la renverser.

Et pendant qu'à grands cris tous se disputaient la place, d'Arramonde disait à Paterne qui s'était prudemment mis à l'écart et était venu se placer près du poteau de torture :

— As-tu un couteau sur toi ?

— Oui, monsieur.

— Dans quelques instants ces sauvages seront ivres de rhum et hébétés par l'opium. Tu couperas les cordes qui nous attachent à ce poteau.

— Oui, monsieur.

— L'un d'eux vient de laisser tomber sa hache ; pousse-la du pied derrière le poteau.

Paterne se hâta d'obéir.

Ils attendirent.

Mais cette attente fut de courte durée, et l'effet prévu et attendu avec tant d'anxiété par les prisonniers ne tarda pas à se produire.

Au bout de quelques instants, la tribu tout entière présenta un singulier aspect.

Les Peaux-Rouges pouvaient à peine se tenir debout, leurs jambes vacillaient, ils se heurtaient entre eux comme des gens ivres.

Les femmes delawares succombèrent les premières aux effets du puissant narcotique, car, séduites par la malicieuse promesse du père André, elles avaient bu la plus forte dose du breuvage magique.

Le Serpent-Rouge qui, lui, avait à peine goûté la liqueur enivrante et conservait une partie de son sang-froid, fronça ses terribles sourcils en voyant que ses guerriers tombaient l'un après l'autre et que toute la tribu delaware allait bientôt joncher l'herbe de la prairie.

— Infâme imposteur ! s'écria-t-il en s'adressant à Paterne, tu nous as trompés. Tu as empoisonné nos femmes et nos guerriers !

Et brandissant sa hache de guerre il la lança contre le faux magicien.

Le poids de l'arme était trop lourd pour son bras énervé par l'opium. La hache vint s'enfoncer au bas du poteau.

Alors il saisit la carabine d'un de ses guerriers et l'arma...

Mais le couteau de Paterne venait de rendre la liberté aux prisonniers.

Quinnipeg arracha du poteau la hache du chef delaware et la lança contre lui avec une vigueur et une adresse merveilleuses.

Le Serpent-Rouge poussa un cri terrible et tomba baigné dans son sang.

Quelques guerriers et deux ou trois femmes qui avaient pu résister à l'action de l'affreux mélange préparé par maître Paterne voulurent s'armer des fers qui rougissaient dans le brasier.

Quinnipeg les massacra sans pitié avec la hache qu'il avait ramassée près du poteau ; son bras redoutable ne cessa de frapper que lorsque le silence régna dans le camp delaware.

— En route, maintenant, dit le père André... Nous n'avons pas un instant à perdre. Les guerriers de cette tribu sont dans le bois. Ils peuvent revenir d'un moment à l'autre. Quinnipeg, conduisez-nous.

L'Aigle-Noir hésita un instant. Il lui en coûtait de renoncer au butin de chevelures qu'il pouvait si facilement conquérir sur les crânes des Delawares ivres-morts.

Mais le père André l'entraîna et il ne put arracher et mettre à sa ceinture la touffe de guerre du Serpent-Rouge.

Le soir même, ils arrivèrent sains et saufs au bord du lac Saint-Sacrement, après avoir évité avec adresse les Delawares répentins à travers le bois.

Les Abénaquis se tenaient dans leurs pirogues à portée de fusil, attendant toujours le retour de leur chef.

Quinnipeg fit un signal ; les barques approchèrent et recueillirent les prisonniers.

Alors le père André se mit à genoux, rendit grâce à Dieu de leur délivrance miraculeuse et tous répondirent avec ferveur à la prière du missionnaire.

— Paterne ! s'écria Jean d'Arramonde en mettant la main sur l'épaule de son valet, je n'oublierai pas ton dévouement ; je te promets de t'en récompenser quand nous serons revenus en France.

— Ah ! monsieur, dit le pauvre garçon en soupirant, quand ce jour viendra-t-il ? Quand reverrai-je la pointe Saint-Eustache et la rue des Lombards !...

— Un peu de patience, que diable ! dit d'Arramonde. Croistu donc que je n'aie pas attendu pour voir le roi ?... Et qui sait même si je le verrai jamais ?

— Dans quelle direction mon frère blanc désire-t-il que nous tournions nos pirogues ? demanda l'Aigle-Noir au gentilhomme béarnais.

— M. de Montcalm m'a donné une lettre que je ne devais ouvrir que huit jours après mon départ du camp et qui contient ses instructions. Pourvu que je ne l'aie pas perdue dans toute cette bagarre !